

LA CURÉE AUX FLAMBEAUX.

Vers la fin de l'année 18..., M. le comte de B... S..., après avoir réuni une douzaine de chasseurs berrichons, nous entraînait, en déploiement de chasse pour une dizaine de jours, de Châteauroux à Chézal-Benoît.

Chézal-Benoît est un petit village du Berry situé entre la forêt de *Cheurre* et celle de *Bommiers,* à cinq ou six lieues d'Issoudun; et, si ce n'était la renommée d'un collége dont la réputation égale celle des colléges de Juilly et de Pontlevoy, bien certainement on n'en entendrait jamais parler. Rien de plus misérable, en effet, que ce village perdu au milieu des bois, habité par des bûcherons et des charbonniers, mais qui cependant, à cause de son voisin si renommé, le collége, possède une excellente auberge ou *Tourne-bride,* comme on l'appelle encore dans le pays, pour recevoir et héberger les parents qui viennent souvent visiter les enfants qui font leurs études dans cet établissement.

Je n'ai jamais du reste chassé dans des forêts de plus sombre aspect que celui des forêts du Berry. Elles ressemblent réellement à nos vieilles forêts druidiques, forêts sombres, forêts de taillis, mais de taillis vigoureux, drus et bien plantés. Il doit y avoir sur ces forêts des milliers de légendes toutes plus effroyables les unes que les autres et à faire dresser les cheveux sur la tête. Les bois s'y exploitent de bonne heure et ne servent guère qu'à faire du charbon pour les forges et usines du pays. Ces bois, ces forêts, sont mal percés; on n'y rencontre aucune grande voie de communication [1], mais de petites routes défoncées sous le pied des bœufs qui viennent y chercher le charbon avec de grands chariots. Le *courre* y est détestable et boueux; les chevaux, dans ces sentiers mal battus, sur ce sol peu solide et glaiseux, enfonçant jusqu'aux

1. Du moins à l'époque dont il est question.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

jarrets, trébuchent à chaque pas; mais en revanche ce sont de belles forêts pour les veneurs, de belles forêts bien peuplées de loups, de cerfs, de sangliers et de chevreuils, sans parler des renards et des blaireaux.

Nous étions donc installés au tourne-bride de Chézal-Benoît; c'était le 23 de décembre, et nous devions chasser le lendemain, veille du jour de Noël.

Sur le rapport de son piqueur, M. le comte de B... et moi pensions devoir faire une heureuse chasse. Le piqueur, installé dans le pays depuis plusieurs jours, nous avait assuré qu'il avait connaissance de plusieurs beaux animaux.

« C'est bon! disions-nous aux chasseurs berrichons invités à cette partie, c'est bon! demain nous *prendrons* notre animal.

— Vous prendrez...?

— Mais oui, comme toujours.

— Vous prendrez...? mais on ne prend pas les sangliers, on les tue.

— Permettez, dis-je à M. B..., que plus tard nous surnommâmes *Fusillot,* permettez! nous avons dit *prendrons,* et nous prendrons!

— Mais c'est impossible! on ne prend ni ne force un sanglier; cela, du moins, ne s'est jamais vu dans nos pays... Comment suivre les chiens d'abord? et si, nous gens dispos, nous ne connaissions pas les *passées*...

— Placez-vous à vos *passées* ou *coulées,* si vous le voulez, et, malgré tout, nous prendrons un sanglier.

— Mais si nous le tuons quand il nous passera...

Si ce n'est pas celui-là, c'en sera un autre... mais il ne vous passera peut-être pas.

— C'est trop fort! expliquez-moi, reprit-il avec un air moqueur...

— Il n'y passera pas, parce que nos chiens ne lui en donneront pas le temps; il sera si bien *malmené,* qu'il passera où il pourra, fis-je en l'interrompant; mais souvenez-vous bien que nous sommes habitués, et cela soit dit sans fanfaronnade, à prendre ou à forcer des sangliers, et que nous ne nous servons du fusil qu'à la dernière extrémité et pour ménager les chiens.

— C'est possible dans vos forêts, ce ne l'est pas dans les nôtres.

— Nous verrons bien. Mais, dans tous les cas, puisque vous êtes tous bien montés, que vous avez d'excellents petits chevaux de la Brenne et du Limousin, je vous engage à nous suivre, à suivre la chasse, car il se pourrait faire que vous ne nous revoyiez pas de la journée.

— Allons donc! répétait Fusillot, allons donc! vous ne connaissez pas même le pays. C'est peut-être bon chez vous, dans vos forêts bien percées, mais non dans les nôtres... Vous ne nous ferez pas changer d'avis.

— Même avec les preuves?

— Vous ne les tenez pas encore.

— Eh bien donc, à demain! »

De discussions en discussions, la soirée s'avançait. On fut se coucher, et le lendemain, à neuf heures du matin, tout le monde était à cheval. Nos chasseurs berrichons portant *à la botte* leurs fusils bien chargés, à double et triple balles,

nous, selon notre habitude et sans affectation, la trompe en sautoir, le couteau de chasse au côté, un pistolet chargé dans nos fontes ou sacoches, rien de plus.

Vers les dix heures nous étions au lieu du rendez-vous.

Le rendez-vous était sur la chaussée d'un petit étang. La nuit avait été froide, il avait même gelé, mais bien faiblement. Cependant la surface de l'étang était prise, mais la glace n'avait à peine qu'une ou deux lignes d'épaisseur. La chaussée faisait face au midi.



Quand nous arrivâmes à ce lieu indiqué comme rendez-vous, le piqueur et son valet de limier y étaient déjà arrivés et nous faisaient signe de ne pas faire trop de bruit.

Prenant M. le comte de B... et moi à part, Bruneau nous annonça qu'il *croyait* avoir *rembuché,* à cent mètres à peine du chemin creux par lequel nous venions d'arriver, une *compagnie* de sangliers composée d'une forte laie *ragotte,* de deux belles bêtes de compagnie et de sept *bêtes rousses*. Dix sangliers en tout.

« Mais, ajouta-t-il en s'adressant à M. le comte de B..., nous allons être très-embarrassés si nous attaquons avec la meute ou même avec les rapprocheurs seulement, parce que nous aurons sûrement de prime abord plusieurs chasses devant nous; le revoir n'est pas beau par ce temps de gelée, et nous aurons de la peine à démêler la bonne voie. Fusiller ne vous amusera pas; le vent souffle du nord, les animaux devront, je pense, prendre leur refuite le nez dans le vent... ils traverseront peut-être cet étang.

— Je veux *prendre* un sanglier, dit M. le comte de B..., je veux *prendre,* entendez-vous. »

Les valets de chiens, à cheval et à pied, étaient avec nous sur la chaussée.

« Si M. le comte le voulait, ajouta le piqueur, il se porterait avec la meute et tout le monde de l'autre côté de l'étang, et j'irai seul attaquer avec mon limier. Si les animaux ne prennent pas la *refuite* que je suppose qu'ils doivent prendre, je sonnerai aux chiens, on ne découplera cependant que les chiens de *recri,* et nous tâcherons de démêler la *trace* à suivre ; si, au contraire, ils prennent le parti de l'étang, c'est-à-dire leur parti naturel, le vent dans le nez, j'arriverai à la suite de mon limier, je vous rejoindrai de l'autre côté de l'étang et nous aviserons. Que les valets de chiens entrent avec la meute un peu au fourré, de peur que les chiens apercevant les animaux ne se mettent à se *recrier* et leur fassent *rebattre leurs voies*. Je vais, du reste, tâcher de les pousser par ici en sonnant des *requetés*.

— C'est bien, dit M. le comte de B..., qui comprenait la chasse comme son piqueur.

— Surtout, monsieur le comte, ajouta Bruneau, empêchez qu'on ne tire, et vous, monsieur, fit-il en s'adressant à moi, voulez-vous m'accompagner?

— Sans aucun doute, » et je m'apprêtai à le suivre.

Bruneau fit *débotter* son limier et nous nous éloignâmes.

M. le comte de B... donna ses ordres aux valets de chiens, pria ses invités de ne pas tirer sur les sangliers s'ils les voyaient passer, même à portée, et tous allèrent se placer de l'autre côté de l'étang, tandis que le piqueur et moi allions frapper aux brisées.

Bruneau avait bien recommandé à ses valets de chiens de ne découpler que lorsqu'il sonnerait aux chiens, et après même qu'il aurait sonné la fanfare de l'animal.

« Retournez, s'il vous plaît, monsieur, à la chaussée, me dit le piqueur, et si vous voyez les sangliers passer l'étang, sonnez-moi un *appel,* un *simple appel,* pas même la vue. »

J'avais compris.

— Si, au contraire, ils prennent une autre direction, ce sera moi qui sonnerai un *appel forcé*; alors vous irez chercher la meute et la ferez avancer. »

Il ne s'était pas écoulé deux minutes que j'entendis Bruneau sonner quelques requetés, son limier donner de la voix, aboyer à la bauge, et presque au même instant j'aperçus les deux têtes de compagnie sortir du bois, s'avancer dans l'étang dont la glace légère cédait sous leurs pas, et suivis bientôt après des marcassins et de la laie.

Je n'ai jamais rien vu de pareil. Ces dix animaux, car le rapport était bien exact, s'avançaient péniblement dans l'étang, surtout au moment où, l'eau devenue plus profonde, ils s'étaient mis à nager. C'était réellement curieux de les voir fendant cette glace. Mais, tant qu'ils ne furent pas au milieu et même aux trois quarts de leur traversée, je restai tranquille et muet. Ce ne fut que lorsque je les vis près d'atteindre l'autre bord, au moment où le limier arrivait sur leurs traces et se jetait lui-même à l'eau, que, saisissant ma trompe, je sonnai un appel sur la recommandation que m'en avait faite le piqueur.

« Au galop! au galop! monsieur, » me cria celui-ci avant que j'eusse fini de sonner mon appel, et en passant près de moi à fond de train. Je partis de même.

Arrivé de l'autre côté, Bruneau donna ses ordres à son valet de chiens à cheval et, s'adressant ensuite à M. le comte de B... et à moi, nous dit : « Messieurs, pour n'avoir qu'une seule chasse avec tous ces marcassins, il faut de la prudence. Il est plus que probable que la laie va se livrer. Blondineau est dessus. J'enlève avec moi le valet de chiens à cheval qui découplera à temps. Veuillez prendre chacun une harde de huit chiens et me suivre au galop. nous donnerons les chiens en temps opportun. Le valet de chiens à pied va rester derrière pour rompre et rameuter les chiens qui *prendraient le change*.»

Le sieur Bruneau piqua des deux et s'éloigna au galop sans plus s'occuper de nous. Nous le suivîmes tant bien que mal, embarrassés chacun par notre harde.

Dix minutes après, la meute était découplée. Nous suivions toujours et finimes enfin par rallier le piqueur et son valet à cheval.

Nous donnâmes aussitôt les seize chiens de *vieille meute* que nous promenions depuis une heure, et suivîmes alors la chasse pour notre compte.

Je dois dire que tous nos chasseurs berrichons ne nous perdaient pas d'une semelle, et cependant la chasse allait bon train. C'était une infatigable bête que cette laie qui était devant nos chiens. Et quels chiens! à cette époque, c'était encore la vieille meute de l'équipage d'Orléans, c'étaient pour chiens de tête les *Bastaut, Miraud, Maringo, Nestor,* etc., etc., tous chiens qui eurent une réputation glorieuse dans la France cynégétique d'alors, chiens de *change*, de *haut nez* et de *premier pied*.

Enfin nous arrivâmes sur les bords d'une petite rivière assez large, assez profonde, aux eaux vives et rapides. En cet instant, le valet de chiens nous ralliait avec un relais de *six chiens* composé de tous les traînards. Nous entendions parfaitement la chasse de l'autre côté de la rivière qui traversait ces bois dans lesquels le sanglier se faisait battre.

On découpla le relais des *six chiens*.

Ceux-ci, après avoir été découplés, tournèrent un instant sur eux-mêmes, levèrent la cuisse, prêtèrent l'oreille au vent et au bruit, puis, sans hésiter, se jetèrent à l'eau et traversèrent la rivière. Nous les suivîmes de même sans balancer ; du moins le piqueur, M. le comte de B..., Fusillot et moi quatrième fûmes les seuls qui osèrent tenter le passage. Nos autres chasseurs restèrent sur la rive gauche.

Combien de temps dura cette chasse? Je ne pourrais le préciser. Elle allait, allait toujours, si bien qu'un moment je commençai à désespérer du succès. Il y eut un retour, ce qui nous fit reprendre courage. La *musique* redoublait, et nous fûmes sur le point un moment de sonner *l'hallali courant*. Mais non! l'animal prit de l'eau et de la vigueur, et la chasse recommença de plus belle au bruit des *bien-allez,* des *vues,* des *ourvaris ;* mais nous suivions toujours,

nous sentions que l'animal commençait à *tirer la langue* et à *fumer*. Tout à coup nous nous trouvâmes au bord de la petite rivière que nous avions traversée deux heures auparavant ; le sanglier venait de la repasser, et les chiens étaient en plein débuché. Heureusement que nous trouvâmes cette fois un pont pour passer à notre tour. Mais l'animal était à bout et sur ses fins, car, après avoir fait à peine un kilomètre dans la plaine, au pied d'un de ces vieux ormes qui bordent les routes et s'élèvent comme une fusée, nous vîmes la laie tenir les abois. A notre approche et avant qu'aucun de nous eût eu le temps de mettre pied à terre, elle était couverte et étranglée par les chiens.



Nous sonnâmes l'hallali, il était temps; la nuit venait, il était quatre heures du soir.

Ceux de nos chasseurs qui n'avaient pas traversé la rivière avaient cependant suivi la chasse *au bruit,* et ils nous rejoignirent tous au moment où nous allions commencer notre retraite.

Redirai-je cette retraite? jamais de ma vie je n'en fis une pareille, et je ne me sens pas capable de la décrire. Nous étions à quatre lieues de Chézal-Benoît; la nuit nous arriva sombre, si sombre que, nous rendant de métairies en métairies, nous étions obligés de nous faire éclairer par des paysans qui marchaient devant nous avec des brandons de paille allumés; à chaque pas, nos chevaux fatigués, presque fourbus, trébuchaient ou s'abattaient.

Bref, il était neuf heures du soir quand nous rentrâmes au tourne-bride de Chézal-Benoît au son des fanfares et rapportant pour trophée la laie qui nous avait si bien fait courir.

Une demi-heure plus tard, nous nous mettions à table devant un bon souper, mais, il faut le dire, fatigués et peu en train.

J'ai toujours remarqué qu'après une forte journée de fatigue, on se trouve plus disposé à boire qu'à manger. Néanmoins nous fîmes honneur au repas, et au moyen de quelques bouteilles de vin de Bordeaux *défroidi* à point, de quelques bouteilles de vin de Champagne *rafraîchi* à propos, la gaieté nous revint, la fatigue fit place à l'entrain, et la conversation s'animant, conversation dans laquelle nous rappelâmes tous les épisodes de la journée, chacun se mit à parler du ton le plus vif et le plus animé.

« Eh bien! disais-je à Fusillot, qu'en pensez-vous maintenant? croyez-vous que l'on peut prendre des sangliers sans les tuer au fusil?

— Oui, répondait-il, mais c'est peut-être un fait exceptionnel. — Fusillot n'était pas convaincu. — Dame! vous avez des chiens si *vites,* de si bons chevaux!...

— Le vôtre, votre cheval n'est-il donc pas bon? vous n'avez pas un instant perdu la chasse.

— J'en conviens... mais vos chiens... à peine les entend-on, vos anglais...

— Non. Ce ne sont pas des anglais pur sang, mais bien des bâtards d'anglais; vous avez pu cependant juger que dans les retours, lorsque la chasse se ralentissait, ainsi qu'à l'hallali, leur musique était aussi sonore, aussi fournie que celle de vos chiens français. Ce n'est que leur grande vitesse, vous devez le comprendre, qui leur ôte un peu de leur voix.

— Vous avez peut-être raison, mais j'ai toujours entendu dire que les chiens anglais pèchent par la gorge.

— C'est selon. J'ai eu l'honneur de chasser deux ou trois fois dans le Chaumontois avec le vieux marquis de Gasville qui avait dans sa meute des chiens anglais de pur sang qui étaient aussi bien et même mieux gorgés que nos chiens vendéens et poitevins. Quant aux bâtards anglais, c'est différent. Ils ont le pied de leurs pères et la gorge de leurs mères des lices normandes. L'équipage de M. le comte de B..., avec lequel nous avons chassé aujourd'hui, est ainsi formé. Bâtards provenant d'étalons anglais et de lices normandes.

— Mais vous n'avez pas fait la curée? dit un des Berrichons à M. le comte de B...

— C'était inutile, mes chiens sont déjà trop mordants, et sur le sanglier nous ne faisons jamais de *curée chaude.* Cependant j'ai donné des ordres. Tout à l'heure nous allons avoir une *curée aux flambeaux.* »

Jamais nos Berrichons n'avaient vu de curée aux flambeaux. J'avoue que, pour ma part, je n'aime pas la curée aux flambeaux, la curée faite à froid, mais j'en aime la mise en scène, surtout lorsqu'on a des chiens qui sont bien sous le fouet.

Il serait peut-être utile de dire ici comment se pratique une curée aux flambeaux. Peu de gens, si ce n'est dans les résidences royales ou impériales, ont assisté à pareil spectacle. Quelquefois, mais bien rarement, dans les grands châteaux princiers ou chez de riches particuliers, aux Saint-Hubert par exemple, il s'en fait quelques-unes, mais voilà tout.

Lorsque le soir on est rentré avec la *prise,* soit cerf, soit sanglier, les *piqueux* dépouillent l'animal. On en retire naturellement les morceaux que l'on veut conserver, et le reste, les intestins, les basses viandes sont coupés par morceaux et enveloppés dans la *nappe,* si c'est un cerf, dans le *paroi,* si c'est un sanglier. L'animal ainsi préparé est placé au milieu d'une cour ou d'une pelouse. Un valet de limiers tient le cerf par la *tête* (les andouillers), ou le sanglier par les *écoutes* (oreilles). Des hommes rangés en demi-cercle se

tiennent derrière et portent des torches allumées à la main; les veneurs sonnent des fanfares, et un valet de chiens tient *sous le fouet* la meute rangée en face de l'animal à quarante ou cinquante pas. A un moment donné, le valet de chiens abaisse son fouet et les chiens s'élancent sur l'animal; mais à l'instant où ils vont atteindre leur proie, un autre valet de chiens, également armé de son fouet, les arrête *sur cul* et leur fait rebrousser chemin. Les chiens sont *ramenés* à leur première place, et cela recommence deux, trois, quatre, cinq fois, plus ou moins, selon le bon plaisir du chef d'équipage. Lorsque enfin celui-ci a donné le signal du *carnage,* au moment où cette fois les chiens s'élancent en toute liberté sur leur proie, le valet de limiers enlève la nappe ou le *paroi,* et les chiens à l'envie *pillent* et dévorent ces restes ensanglantés. Les trompes sonnent leurs plus joyeuses fanfares, *la mort, l'hallali, la royale, la curée,* puis peu à peu les torches s'éteignent, les fanfares se taisent et l'on n'entend plus que le bruit du fouet des valets qui font rentrer les chiens au chenil.

C'était une pareille surprise que nous avait ménagée M. le comte de B... S...

A l'heure où eut lieu cette curée aux flambeaux, les cloches de la petite église, située à quelque cent pas de là, sonnaient à toute volée, dominant le bruit des fanfares, et appelant les fidèles à la messe de minuit.

Tous les habitants du village étaient dehors, se rendant à l'église; tous, porteurs de lanternes et de falots, vinrent assister à cette curée qui, véritablement fut d'un effet si pittoresque et si animé que jamais je ne vis la pareille, et dont la mise en scène toute fortuite, sur cette pelouse, à la porte de cette pauvre église de campagne, est restée à jamais gravée dans ma mémoire.

Nous restâmes encore huit ou dix jours à Chézal-Benoît. Nous y courûmes deux autres sangliers, et nos deux chasses furent couronnées d'un égal succès, ce qui finit par convaincre notre ami Fusillot qu'on pouvait, pour prendre des sangliers, se passer de fusil, ce que pourtant je ne conseillerai pas à ceux qui tiennent à conserver leurs chiens et qui n'ont pas les moyens de renouveler leur meute tous les ans.

HORACE DE MADIÈRES.

